

Le monde grec à l'époque classique

PATRICE BRUN

Le monde grec à l'époque classique

500-323 avant J.-C.

5^e édition

ARMAND COLIN

Collection U

Histoire

Conseiller éditorial : Maurice Sartre

Document de couverture : Artémis (détail) sur une frise du Parthénon, musée Acropolis d'Athènes (Grèce), © akg-images / Erich Lessing

NOUS NOUS ENGAGEONS EN FAVEUR DE L'ENVIRONNEMENT :



Nos livres sont imprimés sur des papiers certifiés pour réduire notre impact sur l'environnement.



Le format de nos ouvrages est pensé afin d'optimiser l'utilisation du papier.



Depuis plus de 30 ans, nous imprimons 70 % de nos livres en France et 25 % en Europe et nous mettons tout en œuvre pour augmenter cet engagement auprès des imprimeurs français.



Nous limitons l'utilisation du plastique sur nos ouvrages (film sur les couvertures et les livres).

© Armand Colin, 2003, 2010, 2016, 2020 et 2024 pour la présente édition

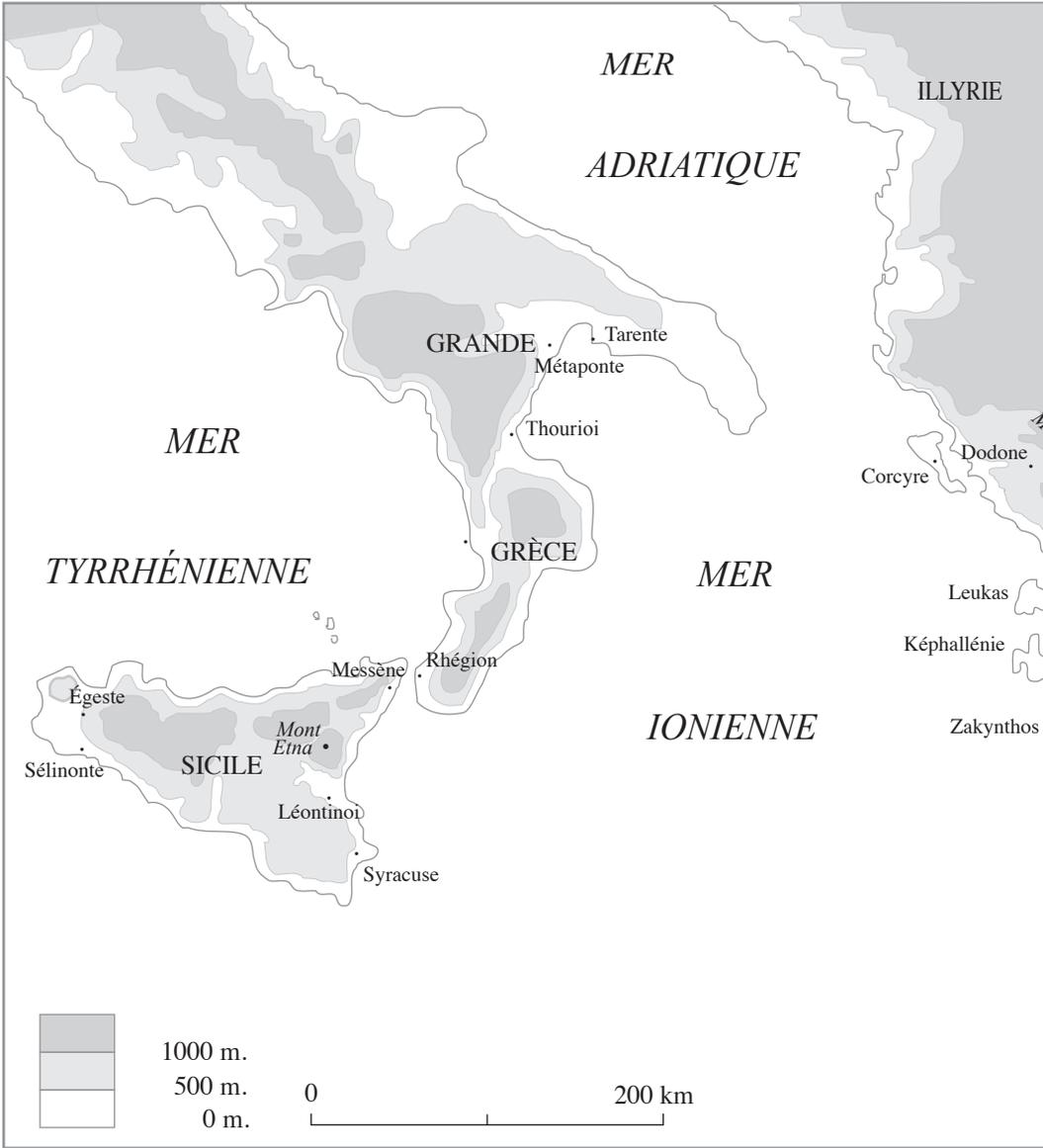
Armand Colin est une marque de Dunod Éditeur

11 rue Paul Bert, 92247 Malakoff cedex

ISBN 978-2-200-63776-7

*à Claude Mossé, François Chamoux et Pierre Lévêque,
à qui je n'ai jamais dit tout ce que je leur devais*

Carte 1 Le monde grec





Introduction

Dire que l'époque classique est, de toutes les périodes de l'histoire grecque, la plus célèbre, relève de l'euphémisme. La quasi-totalité des grands noms dans des domaines aussi variés que l'action politique, la littérature historique, le théâtre, la philosophie, la sculpture, s'y trouvent concentrés, donnant à ces deux siècles l'indéfectible marque d'un apogée culturel. Contrairement aux temps archaïques, la documentation est abondante, à l'échelle de l'histoire ancienne s'entend, car une telle affirmation pourrait faire sourire tout spécialiste d'histoire contemporaine.

Mais il s'en faut que tous les problèmes posés par nos sources aient été résolus. En dépassant les seuls domaines de l'interprétation des textes, dont l'évolution est inhérente à tout approfondissement des sciences historiques, et de « l'allongement du questionnaire historique » - pour reprendre une expression de Paul Veyne - qui invite les historiens à se pencher sur des thèmes peu ou pas labourés par leurs prédécesseurs, on constate vite les limites de notre documentation. La principale est l'aspect presque exclusivement athénien de nos sources, tant littéraires qu'épigraphiques. Même si certains auteurs majeurs parvenus jusqu'à nous ne sont pas athéniens (on pense à Hérodote, Lysias ou Aristote), tous ont vécu à Athènes et leurs œuvres ont pour centre d'intérêt primordial Athènes. Il s'ensuit que le risque fondamental de toute étude historique de l'ère classique est celui de « l'athénocentrisme », attitude prenant en compte l'histoire de cette seule cité avant d'extrapoler à partir d'elle à l'ensemble de la Grèce. Seulement, en raison de la prégnance des sources et pour ces deux siècles, aucune étude historique n'est pour ainsi dire possible sans athénocentrisme et tout chercheur est tenu de passer par ses fourches caudines, en veillant simplement à considérer Athènes comme un cas digne d'enquête et non point le modèle intangible de la cité grecque.

Cela explique en partie le découpage chronologique proposé ici, en accord avec les auteurs du volume sur le monde archaïque. L'année 500 est certes un point de départ commode pour le ^v^e siècle mais elle correspond surtout au déclenchement de la révolte de l'Ionie, à juste titre considérée comme les prémices des guerres entre Grecs et Perses qui émaillèrent la première moitié du siècle. Ce point de départ a pour conséquence d'exclure du champ de recherches la question, pourtant essentielle, de la mise en place des réformes de Clisthène en 508/507. Deux raisons ont présidé à ce choix.

La première, d'ordre méthodologique, découle d'une réflexion précédente : il ne sert pas à grand-chose de regretter le poids de l'athénocentrisme tout en

se coulant sans la moindre gêne dans son moule. En d'autres termes, si l'on pense que l'époque classique est un tout, chronologique et spatial, il n'est guère satisfaisant de donner pour point de départ un événement, certes bien documenté, mais qui concerne une seule cité, alors que la révolte de l'Ionie concerne à terme le devenir de l'ensemble de l'Hellade. La seconde raison est d'ordre scientifique et procède, une fois encore, d'un accord commun aux auteurs des deux volumes. Les réformes de Clisthène, même si leurs conséquences furent considérables dans le développement démocratique ultérieur d'Athènes, se comprennent avant tout dans un contexte historique (la fin de la tyrannie, les oppositions entre grandes familles aristocratiques) et intellectuel (l'esprit géométrique), plus révélateur de la fin du monde archaïque qu'annonciateur du monde classique.

Je ne suis pour autant pas dupe. La périodisation de l'histoire (un critique sévère parlerait de « saucissonnage ») est un exercice parfois abstrait, souvent arbitraire et toujours discutable. À coup sûr l'année 323 qui clôt ce volume trouvera-t-elle moins matière à contestation - encore que les années 338 ou 322 eussent pu convenir. 338, année de la bataille de Chéronée, qui voit l'abaissement militaire d'Athènes et le succès de la Macédoine de Philippe ; 322, nouvelle défaite d'Athènes après son soulèvement manqué contre les maîtres macédoniens. De telles coupures auraient impliqué l'acceptation de considérer Athènes comme le dénominateur commun de la période et l'on s'étonnera alors moins du choix de 323, année de la mort d'Alexandre et du début immédiat du dépeçage de son immense empire, comme date de clôture des temps classiques.

Ce sont trois niveaux d'étude, pas toujours commodes à séparer, qui seront distingués dans les pages suivantes. Il est en effet des aspects à peu près intangibles du monde grec durant toute son histoire ; d'autres voient leur épanouissement dans la seule époque classique ; d'autres encore connaissent, au cours de ces deux siècles, des évolutions plus ou moins marquées. L'intérêt et la difficulté du sujet résident dans l'imbrication, délicate à démêler, de ces trois composantes à l'intérieur d'un même thème. D'où les tentatives récurrentes dans ces pages de distinguer les tendances lourdes de la civilisation de celles spécifiques au seul monde classique et de leurs évolutions éventuelles au cours de la période et il m'a paru indispensable de citer des textes, littéraires ou épigraphiques, qui les illustraient. La traduction des premiers est, sauf précision, empruntée à la Collection des Universités de France, celle des seconds est personnelle.

Un dernier mot. La rédaction d'un ouvrage général suppose d'être, en quelque sorte, spécialiste en tout ce qui, face à l'ampleur croissante de la bibliographie, devient de plus en plus difficile. C'est la raison pour laquelle il m'est agréable ici de remercier mes amis Raymond Descat, Geneviève Hoffmann, Francis Prost et Maurice Sartre qui ont accepté de relire tout ou partie de ce volume, et m'ont sans doute évité de multiplier par trop les erreurs dont, selon la formule rituelle, j'assume seul la responsabilité.

Préface de la cinquième édition (2024)

La réactualisation d'un ouvrage tel que celui-ci doit nécessairement prendre en compte les documents nouveaux et la bibliographie la plus récente, qui permettent de préciser, parfois d'infléchir, les interprétations historiographiques sur tel événement marquant de l'histoire de ces deux siècles. L'essence du travail n'en sera pas bouleversée par rapport à l'édition précédente (2020), mais ces modifications prouvent à mon sens qu'un travail historique n'a de sens que s'il se comprend dans un incessant aller et retour entre l'époque étudiée et celle de l'écriture, car chaque époque apporte à l'étude des temps passés des problématiques et des réponses conformes à ses propres conceptions de la politique, de la guerre, de l'art, de la vie pour résumer. Laisser croire au lecteur que l'histoire – et même celle de l'Antiquité parce qu'elle serait plus éloignée dans le temps – peut être insensible aux valeurs et aux grandes questions qui traversent notre siècle reviendrait à le tromper.

PREMIÈRE PARTIE

Guerres et Paix dans le monde grec

Chapitre 1

Les guerres médiques

Les guerres médiques, qui opposèrent en une suite de conflits plutôt bien connus grâce à Hérodote, les Perses aux Grecs, sont les premiers événements de l'histoire grecque qu'il nous est possible de suivre sur le plan de la chronologie. Le fait que ces guerres soient bien documentées ne suppose évidemment pas qu'il n'y ait plus de zones d'ombre et l'on verra, tant du point de vue des forces en présence que des motivations des différents protagonistes, qu'il demeure encore de larges pans de mystère. Pour autant, ce sont moins les guerres elles-mêmes, dans leur déroulement, qui intéressent l'historien d'aujourd'hui que les conséquences qu'elles imprimèrent sur le cours de l'histoire grecque. Et, de ce point de vue, les guerres médiques revêtent une importance considérable pour la compréhension du siècle qui s'ouvre : recul momentané de la puissance perse, hésitations spartiates, affirmation d'Athènes comme puissance à vocation hégémonique, tout cela se met en place au sortir de ces affrontements, qui doivent être vus comme la matrice de l'époque classique.

Les prémices : la révolte de l'Ionie (500-494)

L'arrivée en 546 des conquérants perses avait eu des répercussions non négligeables sur les Grecs installés depuis plusieurs siècles sur le littoral asiatique. Le nouveau pouvoir, représenté en Asie Mineure, comme dans toutes les régions contrôlées, par un gouverneur installé à Sardes, le satrape, était très centralisé. Il menait à son sommet en la personne du souverain achéménide dont la seule présence assurait l'unité d'un empire aux limites s'étendant de la mer Égée à l'ouest jusqu'à l'Indus à l'est. Contrairement à une idée assez complaisamment répandue par les auteurs grecs, les Perses furent toujours respectueux des civilisations et coutumes, fussent-elles religieuses, des populations conquises et les cités grecques, qui avaient vécu jusqu'en 546 sous la domination des rois de Lydie, ne furent pas soumises à un joug de fer. Il y avait d'ailleurs fort peu de Perses et le pouvoir royal préférait s'assurer la fidélité des élites locales en leur reconnaissant le droit de diriger les cités au travers de tyrannies, à charge pour elles de collecter le tribut dû au Roi, tribut récongnitif de la tutelle achéménide. On ne devine pas non plus, à la lecture des témoignages archéologiques, de recul économique

marqué des régions grecques d'Asie Mineure dans la seconde moitié du VI^e siècle : le monnayage est abondant, signe d'une prospérité commerciale certaine et l'on ne voit d'ailleurs pas pourquoi les Perses auraient cherché à appauvrir des territoires qui devaient permettre des rentrées régulières dans le trésor royal.

Reste néanmoins qu'en 500/499, une insurrection générale embrasa les cités grecques d'Asie Mineure, en un mouvement connu sous l'appellation de « Révolte de l'Ionie », dont il faut bien chercher à comprendre les causes. Notre source essentielle sur la période qui s'ouvre, Hérodote, peu tendre avec les Ioniens – notons de plus qu'il n'existe pas de sources disponibles du côté perse – a donné de cette révolte des causes très personnalisées et presque anecdotiques, pourrait-on dire.

Les Perses ne s'étaient pas contentés du territoire asiatique. Dans le dernier quart du VI^e siècle, le tyran Polycrate de Samos avait été renversé et la plupart des grandes îles grecques de l'est égéen, de Lesbos à Rhodes, étaient tout à tour passées sous le contrôle du roi Darius. Aux alentours de 500, des aristocrates chassés de l'île de Naxos, vinrent demander l'aide du tyran de Milet, Aristagoras, lequel, avec l'autorisation du satrape de Sardes, Artaphernès, accepta l'offre en ayant soin d'emmener avec lui contre Naxos une forte flotte perse. Mais la tentative échoua piteusement et Aristagoras fut sommé de rembourser les frais engagés. Pris à la gorge, selon les propos d'Hérodote, il se résolut à entrer dans la dissidence. Pour cela, il déposa sa tyrannie à Milet, institua le régime de l'isonomie et convainquit les autres cités grecques d'en faire autant. Il a semblé depuis longtemps difficile aux commentateurs d'Hérodote de suivre l'historien dans sa démonstration, visant à laisser la responsabilité de la révolte – et de la répression qui suivit la défaite finale – sur un seul homme pour des motifs aussi personnels. Car il n'y avait pas, dans l'argumentation transmise par l'historien d'Halicarnasse, de quoi attirer les cités voisines dans une guerre qui ne les aurait pas concernées. De telles causes contingentes n'auraient jamais pu, si tant est qu'il nous faille suivre Hérodote sur ce point, suffire à soulever les cités grecques d'Ionie dans leur ensemble et, sans que l'on puisse en avoir confirmation, l'historien d'aujourd'hui est obligé de conclure qu'il y avait alors en Asie Mineure une vraie quête vers plus d'autonomie interne, les tyrannies paraissant alors surannées.

Conscient de la différence de puissance entre les insurgés et les forces mobili-sables par le Roi, Aristagoras vint chercher en Europe l'appui des autres Grecs. Il échoua à convaincre les Spartiates, peu enclins, les événements futurs le confirmeront, à des expéditions lointaines, et n'obtint de l'aide que d'Érétrie, pour cinq vaisseaux, et Athènes, pour vingt. L'on a parfois coutume de faire la moue devant ce soutien prétendument mesuré des Athéniens, mais une flotte de vingt navires représentait déjà quatre mille hommes et il ne faut pas comparer la force de la marine athénienne en 499 avec ce qu'elle allait devenir durant la décennie suivante. Pour expliquer ce soutien affiché d'Athènes, il faut savoir qu'à Sardes, l'ancien tyran Hippias avait trouvé en Artaphernès une oreille attentive. On conviendra néanmoins que la démarche d'Aristagoras se soldait par un échec manifeste, preuve que le « panhellénisme » n'était guère encore dans les esprits.

De plus, ce maigre renfort ne fut pas d'une grande utilité aux révoltés. Lorsqu'en 498, les contingents européens retrouvèrent les insurgés à Éphèse, ils marchèrent avec eux sur Sardes, la capitale satrapique, y mirent le feu, puis se replièrent précipitamment devant une contre-offensive perse. L'action militaire athénienne se limita à ce fait d'armes peu glorieux et les trières repartirent vers l'Attique, laissant les Ioniens seuls face à leurs ennemis. La lenteur des préparatifs perses et l'extension de la révolte aux régions septentrionales et méridionales de l'Asie Mineure littorale, firent que les Ioniens eurent quelque répit. Mais, dès 497, ils étaient sur la défensive. Aristagoras partit vers la Thrace pour tenter de soulever une autre partie de l'empire, mais il mourut très vite. Darius envoya à Milet le beau-père d'Aristagoras, sans doute l'un des conspirateurs initiaux, pour tenter de trouver des solutions politiques à ce conflit, mais il quitta lui aussi Milet et les Ioniens, laissés à eux-mêmes, furent écrasés dans un combat naval à Ladè en 494. Milet fut prise dans la foulée, ses remparts furent détruits ; Darius toutefois, peu désireux de voir l'une de ses satrapies exsangue et incapable de payer le tribut, ne détruisit pas l'Ionie. Au contraire, il semble bien que les régimes tyranniques, peut-être à l'origine du soulèvement, furent remplacés par des régimes de plus grande autonomie civique.

Les expéditions perses de 492-490

Ce que l'on appelle communément et assez maladroitement la « première guerre médique » correspond en réalité à une nouvelle offensive de grande ampleur de la part des Perses, ou plus exactement à la liquidation de la révolte de l'Ionie, et cela en plusieurs étapes, dont il faut démêler les fils complexes des causes.

Grosso modo, trois causes ont été proposées pour expliquer cette poussée perse, qui ne s'excluent pas. La première, avancée dès l'Antiquité du côté athénien, voudrait que l'attaque perse eût été la vengeance à moyen terme des Perses pour l'incendie de Sardes. S'il est commode de souligner que les Athéniens avaient tout intérêt après la victoire à faire d'eux le but réel de cette offensive, la destruction d'Érétrie, qui avait aidé les Ioniens en 498, montre que l'on ne peut pas évacuer entièrement cette thèse. Les modernes ont aussi avancé l'idée que les Perses seraient soumis à une sorte d'expansionnisme théocratique dicté par leur dieu Ahura-Mazda, dont la volonté était de régner sur l'ensemble de la terre habitée. Mais on pourrait privilégier plus simplement la carte des nécessités militaires : la révolte de l'Ionie avait montré aux Perses que l'Asie Mineure grecque pouvait disposer, par-delà la mer Égée, de réseaux de soutien qui, même s'ils ne s'étaient pas montrés très actifs en 498/494, n'en avaient pour autant pas été négligeables. C'est sans doute dans cet esprit qu'il faut comprendre l'expédition de Mardonios en 492 sur le littoral septentrional de la mer Égée, qui s'empara des cités grecques de Thrace et reçut la soumission de la Macédoine. L'année suivante, des hérauts vinrent en Grèce continentale et insulaire exiger « la terre et l'eau », c'est-à-dire l'allégeance au roi.

Selon Hérodote, seuls les Athéniens et les Spartiates refusèrent – anachronisme probable. Au printemps 490, une flotte perse commandée par l'amiral Datis établit des régimes pro-perses dans l'ensemble des îles de l'Égée sans violence particulière et fit preuve d'une révérence calculée à Délos, mais Érétrie fut, comme on l'a vu, détruite et sa population déportée.

Carte 2 L'Attique



De l'Eubée à l'Attique, il n'y avait qu'un pas. La situation dans la cité est assez difficile à cerner dans les années immédiatement antérieures à 490. En effet, plusieurs événements, que l'on a parfois du mal à relier, sont connus de

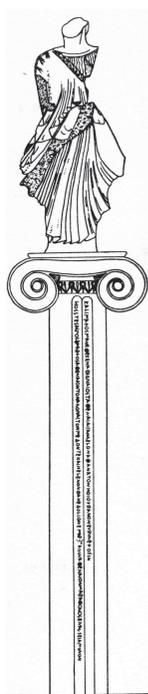
nos sources. Le premier est le retour à Athènes de Miltiade, chassé de ses terres de Thrace par la reconquête perse, Miltiade, dont le père Cimon avait été exécuté par les fils de Pisistrate. Il y avait là le ferment d'une volonté de résistance acharnée à la Perse et à l'ancienne tyrannie. En même temps, l'archonte élu l'année 493, Thémistocle, engagea les fortifications du Pirée. Pourtant, la même année, une étrange condamnation frappa le poète tragique Phrynichos, accusé d'avoir fait pleurer les Athéniens dans sa pièce, *La prise de Milet*, comme si l'on voulait, par cette sanction, ne pas manifester trop de compassion à l'égard des récents vaincus. Si l'on se souvient qu'en 496 avait été élu à l'archontat un membre de la famille de Pisistrate, Hipparque, on acceptera l'idée que les Athéniens étaient bien divisés sur la conduite à tenir devant l'offensive perse et que l'on ne saurait parler d'une attitude athénienne.

Les Perses débarquèrent sur la plage de Marathon ; dans les navires perses se trouvait l'ancien tyran Hippias, chassé depuis presque vingt ans et dont on devine qu'en cas de succès, il aurait été mis à la tête de la cité par les Perses. Devant l'agression, le parti de la résistance, mené par Miltiade, l'emporta et il fut décidé de demander une aide aux Spartiates tandis que la phalange des hoplites se dirigeait vers le lieu de débarquement. Mais le secours de Sparte ne vint pas, les citoyens ne pouvant prendre les armes en période de fête religieuse comme c'était alors le cas. L'attente dura neuf jours, durant lesquels les Athéniens, renforcés des seuls mille Platéens voisins, attendirent en vain le contingent spartiate, tandis que Datis espérait en un affaiblissement de la résistance athénienne. Le stratège Miltiade profita de l'embarquement des troupes perses, sans doute désireuses d'emporter la décision en assiégeant la ville même d'Athènes, pour attaquer et repousser à la mer avec force les Perses. Puis, après le succès, il fit diriger l'armée athénienne vers la ville pour empêcher un débarquement des Perses, ville dans laquelle, dit-on, des soutiens agissaient en sous-main. Devant l'arrivée prompte de l'armée athénienne, Datis n'insista pas et fit voile vers l'Asie.

Marathon ne fut pas une grande bataille. Les pertes athéniennes ne s'élevèrent qu'à 192 hommes – le chiffre peut être tenu pour sûr – et celles des Perses se montèrent, nous dit Hérodote à 6 400, ce qui est tout de même élevé. Du côté perse, même si l'expédition s'achevait par un fiasco, celui-ci ne remettait pas en cause le succès d'ensemble d'une opération qui avait vu, par le contrôle des îles de la mer Égée, la création d'une zone tampon isolant l'Asie Mineure des tentatives grecques. Épiphénomène du côté perse, la bataille de Marathon eut à Athènes un retentissement considérable, dont l'écho se prolongea tout au long du siècle et même au-delà. En priorité, la victoire consolidait les institutions nées des réformes clisthéniennes, trop récentes encore pour être inscrites dans la mémoire commune des Athéniens : les stratèges, notamment, prenaient le pas sur l'archonte polémarque dont la charge allait bientôt être tirée au sort, perdant par là même son pouvoir réel. Elle assurait aussi la gloire d'une cité en plein épanouissement qui s'était battue pour ainsi dire seule contre un ennemi réputé jusqu'alors invincible, et elle sut faire fructifier par la suite ce capital. Une véritable

mémoire de Marathon se créa progressivement, plaçant ce combat au rang de la guerre mythique menée par Thésée contre les Amazones et faisant des combattants l'exemple achevé du citoyen-soldat, courageux, dur au mal, ceux que, dans les années 420, Aristophane désigna sous le nom de *Marathonomaques*. Les discours officiels, tout au long de l'histoire de la cité, se référèrent à eux.

Figure 1 Le mémorial de Callimachos



Sur l'Acropole, une colonne de style ionique surmontée d'une *Nikè* fut érigée à la gloire du polémarque qui commandait l'armée à Marathon, Callimachos (fig. 1), avec cette inscription :

« Callimachos du dème d'Aphidna m'a consacré à Athéna, messagère des Immortels, qui demeure sur l'Olympe. [...] polémarque des Athéniens dans le combat (*agôn*) de Marathon [...] ». *Impérialisme et Démocratie*, n° 1.

Des stèles mentionnant, par tribus, les Athéniens morts durant la bataille, furent érigées sur le lieu même. Ces stèles furent prises et emportées au second siècle de notre ère par le rhéteur Hérode Atticus vers sa demeure dans le Péloponnèse et, tout récemment, l'une d'entre elles a été mise au jour. L'inscription suivante y était gravée :

« Tribu Erechtheis

La renommée, qui, ainsi que la lumière, parvient toujours aux confins de la Terre, fera connaître la valeur de ces hommes qui sont morts en combattant les Mèdes et ont couronné Athènes, en combattant peu nombreux une multitude ».

Supplementum Epigraphicum Graecum, 56, 2006, 430.

Si l'on ajoute les offrandes que les Athéniens déposèrent dans les grands sanctuaires (Delphes et Olympie) dont l'épigraphie porte encore la trace, on

mesure l'impact psychologique de cette bataille et on comprend que la cité eut de suite l'intention de faire connaître son succès à la Grèce entière.

Au second siècle avant notre ère encore, les jeunes citoyens devaient faire en armes le pèlerinage de Marathon et, jusque sous l'Empire romain, Athènes considéra cette bataille comme le moment de son histoire dont elle se montrait la plus fière. Mais dans les années qui suivent, et d'un point de vue politique, Marathon glorifia la « République des hoplites », représentants d'une certaine aristocratie terrienne, même s'il est vrai que cette vision se dessine mieux encore après 480, lorsque Marathon, aux yeux de certains conservateurs, finit par représenter l'idéal de la cité face à la marine triomphante et ses rameurs issus des couches sociales plus modestes. Cimon, le fils de Miltiade, fut, trente ans plus tard, le digne représentant de cette aristocratie hoplitique.

L'entre-deux-guerres

Les sources du v^e siècle sont ainsi faites : il ne nous est possible de tenter une histoire un peu linéaire que pour Athènes. Encore les zones d'ombre sont-elles importantes et nous laissent-elles bien souvent dans l'expectative, même si on doit les intégrer dans une prise de conscience athénienne en liaison directe avec la victoire de 490. C'est ainsi que, l'année qui suivit Marathon, les Athéniens, sous la direction du stratège victorieux Miltiade, lancèrent à l'initiative de celui-ci une expédition vers Paros. Sans doute l'île était-elle riche à l'échelle du temps et les Perses y étaient-ils installés, mais quels en étaient les buts réels, nous ne saurions le dire, à moins de la comprendre comme la première manifestation de l'impérialisme athénien. L'expédition échoua complètement : la cité ne put être prise et Miltiade, qui l'avait proposée, apparemment sans dévoiler non plus ses desseins à ses concitoyens, fut condamné à une lourde amende. Blessé durant le siège de Paros, il devait d'ailleurs succomber très vite. Qu'il y ait eu un bouillonnement politique dans la cité est d'autre part une évidence. C'est en 488/487¹ que l'ostracisme est appliqué pour la première fois. Que l'on ait attendu vingt ans après son apparition officielle dans les réformes de Clisthène comme semble l'affirmer Aristote, qu'il s'agisse là du premier cas connu par les sources littéraires ou que la mesure fût toute récente, des règlements de compte agitent la cité. Les « amis des tyrans » furent un à un expulsés d'Athènes, mais en 485/484, Xanthippe, le père de Périclès, qui ne passait pas pour entrer dans cette catégorie, fut l'objet également de cette mesure d'éloignement, preuve que la crainte d'un pouvoir personnel demeurait très prégnante dans la cité.

1. L'année athénienne commençant au début du mois de juillet, elle est donc à cheval sur deux années de notre comput et c'est la raison pour laquelle on a l'habitude d'indiquer de cette façon l'année officielle du calendrier athénien.

Les Perses ne semblent plus au centre des préoccupations athéniennes. Lorsqu'en 483/482 l'on découvrit, dans les mines du Laurion, un riche filon de plomb argentifère, Thémistocle convainquit ses concitoyens d'affecter le revenu attendu (plus de cent talents par an) à la construction d'une flotte de guerre, non point comme on pourrait le croire dans le but de se préparer à un retour des Perses, mais pour combattre plus efficacement les voisins d'Égine contre lesquels Athènes avait engagé une guerre qui se poursuivait encore en 481. C'est cette flotte qui allait servir la cause grecque à Salamine.

La nouvelle offensive perse ne se matérialisa pas avant 482 ; sa décision fut certes antérieure mais il est impossible de savoir quand exactement les Grecs en prirent conscience. Darius avait été obligé de différer une attaque de grande ampleur – si jamais il eut ce dessein – par la révolte de l'Égypte. Après sa mort en 486, son fils Xerxès réduisit l'insurrection égyptienne avant de lancer les préparatifs contre la Grèce en 482, avec des moyens matériels qui n'avaient rien à voir avec ceux de 490. Il est cependant à peu près impossible d'estimer l'effectif global de cette armée, les Grecs ayant tout naturellement eu intérêt à l'exagérer pour mieux faire ressortir leurs propres mérites. Si l'on peut écarter le chiffre de presque deux millions de combattants donné par Hérodote, on doit accepter l'idée que l'armée du Roi était très largement supérieure aux dizaines de milliers de guerriers grecs alignés. Cette armée nombreuse et disparate était précédée d'une intendance redoutable. Un pont de bateaux fut construit sur l'Hellespont cependant qu'un isthme était creusé dans la péninsule de l'Aktè pour éviter de passer devant le mont Athos, où une tempête avait décimé la flotte de Mardonios en 492. Des émissaires royaux donnèrent l'ordre aux villes de Thrace de réunir sur le passage de l'armée royale de quoi nourrir les contingents. L'armée de terre était doublée d'une flotte de plus de douze cents navires, pour l'essentiel phéniciens mais venus aussi des cités grecques soumises aux Perses. Le Roi ne ménageait pas les efforts pour, une bonne fois pour toutes, régler les incessants problèmes qui surgissaient aux limites occidentales de son empire.

On devine la crainte des Grecs qui n'étaient pas encore sous la tutelle achéménide lorsqu'ils apprirent ces préparatifs. L'idée d'une levée en masse d'un peuple farouchement décidé à conserver sa liberté ne résiste pourtant pas à l'analyse. En fait, le degré de combativité fut en priorité fonction de la situation géographique de chacun. Déjà, les Grecs d'Asie, de Thrace littorale et des îles sous domination achéménide n'avaient d'autre choix que de suivre les ordres royaux. L'on verra très vite les Macédoniens, les Thessaliens puis les Thébains, directement menacés par l'arrivée de l'armée de Xerxès, rallier de gré ou de force l'envahisseur. Les Athéniens, se sachant à juste titre les premiers visés par cette attaque, animèrent l'âme de la révolte et ils furent suivis par Sparte et la confédération du Péloponnèse qu'elle dirigeait. En 481, à Corinthe, les Grecs décidés à résister jurèrent une alliance militaire dont l'hégémonie fut confiée à la cité la plus puissante, Sparte. L'alliance échoua à s'élargir. Des ambassades furent nombreuses à partir vers Argos, la Crète, la

Sicile, qui toutes, pour des raisons différentes, n'obtinrent que des refus plus ou moins polis.

L'expédition de Xerxès (480-479)

Une fois prise la décision de combattre, il fallait en définir les modalités et la stratégie. Où arrêter l'invasion ? La stratégie militaire se doublait de considérations géopolitiques : plus un peuple vivait au nord, plus tôt il allait se trouver sur la route terrestre de l'envahisseur, et plus il était enclin à exiger des autres que la ligne de défense fût installée à son immédiate frontière septentrionale, faute de quoi il menaçait de passer dans les rangs de l'ennemi. Cela explique l'attitude prudente du roi de Macédoine Alexandre, qui réussit l'exploit de traverser la guerre en se faisant passer pour l'ami des deux camps, le rangement des Thessaliens du côté des Perses ainsi que, pour des raisons plus complexes, de la plupart des Béotiens, parmi lesquels les Thébains. À l'inverse, les Péloponnésiens étaient portés à voir dans l'isthme de Corinthe la meilleure des frontières naturelles, chose qui ne pouvait évidemment convenir aux Athéniens. Le choix allait donc être le produit de concessions réciproques : ni trop au nord, ni trop au sud.

Mais la stratégie était rendue difficile par l'existence de deux fronts parallèles, l'un terrestre, l'autre maritime, les Perses ayant choisi de mener les deux opérations de front. Le premier heurt entre les deux armées se fit donc au même niveau, sur une ligne unissant le sud de la Thessalie et le nord de l'Eubée. Sur le front terrestre, les Alliés avaient décidé d'envoyer une avant-garde commandée par le roi de Sparte Léonidas afin de surveiller le défilé des Thermopyles, par lequel les Perses devaient obligatoirement passer. L'épisode, l'un des plus fameux et des plus loués de l'histoire grecque, ne fut pas un sacrifice inutile et glorieux. D'abord par le fait que Léonidas, sentant l'affaire perdue, renvoya l'essentiel des troupes péloponnésiennes, ensuite par le fait que les trois jours durant lesquels il résista avec opiniâtreté à la masse de l'armée perse permirent à la flotte grecque, basée au cap septentrional de l'Eubée, l'Artémision, de fuir après une bataille à l'issue incertaine. La supériorité numérique de la flotte orientale, encore grande malgré les lourdes pertes dues à des tempêtes dans le nord de l'Égée, ne lui avait pas suffi pour vaincre les Grecs dans un secteur étroit où le nombre n'était pas un élément décisif.

Pendant que les troupes de Léonidas se faisaient submerger par l'infanterie perse, l'Athénien Thémistocle obtint du commandant général de la flotte, le Spartiate Eurybiade, qu'elle se postât dans les eaux de Salamine, ce qui était aussi un moyen de fixer une nouvelle ligne de défense des troupes terrestres et de fournir un décor de bataille encore étroit, dans lequel la supériorité numérique des Perses n'aurait pas à s'exercer. C'était pour les Athéniens le dernier espoir de sauver leur cité et il fallut pour cela exercer un chantage sur les Spartiates : si le repli à Salamine était refusé, les Athéniens menaçaient de quitter leur patrie pour l'Italie, laissant les Péloponnésiens plus que jamais isolés

et privés des deux tiers des forces navales grecques. S'agissait-il d'un coup de *bluff* pour obliger leurs alliés à défendre la Grèce méridionale sur cette ligne ? Peut-être. Mais on n'oubliera pas que les Phocéens dans leur intégralité avaient abandonné leur cité après l'invasion perse et cette idée, pour nous paraître aujourd'hui irréaliste, ne devait pas être considérée comme telle par les Athéniens du temps.

La bataille de Salamine (septembre 480) se déroula alors que l'Attique avait été envahie par les troupes perses et la population non combattante évacuée en Argolide, à Trézène : c'est dire que les Athéniens combattaient le dos au mur, désormais sans territoire et sans possibilité de nouveau repli, à peine encouragés par l'oracle de Delphes qui, sous la pression de Thémistocle et après des conseils initiaux d'abandon – l'on put dire que la Pythie avait « médisé » – avait engagé les Athéniens à se battre. Par rapport à ce que nous savons de la bataille de l'Artémision, il semble que celle de Salamine se déroula selon un schéma assez similaire, la flotte perse n'ayant pas eu la possibilité de profiter de sa supériorité numérique. Les navires grecs étaient bloqués dans le golfe de Salamine et les Perses, peut-être pour complaire à leur roi qui avait fait dresser son trône sur le point culminant de l'île de Salamine pour assister au combat, attirés surtout dans le goulet par une ruse de Thémistocle qui leur avait fait croire que les Grecs, démoralisés, étaient sur le point de s'enfuir, entrèrent dans le détroit, persuadés d'avoir face à eux des contingents apeurés. On sait l'issue de la bataille. Incapables de se mouvoir dans des eaux où le nombre devenait un handicap, la flotte perse fut laminée par celle des Grecs sous les yeux de Xerxès.

Victoire indiscutable, Salamine ne pouvait toutefois marquer le point final de la guerre car les troupes terrestres campées en Attique n'avaient pas été engagées. Cependant que Xerxès regagnait l'Asie laissant le commandement des troupes à son gendre Mardonios, celui-ci se replia pour l'hiver en Thessalie. Il chercha alors, par l'entremise d'Alexandre de Macédoine, à s'attirer les bonnes grâces des Athéniens et leur proposa d'entrer, sous des conditions attractives, dans l'alliance perse. Cette proposition incita les Spartiates à promettre aux Athéniens que les troupes péloponnésiennes se porteraient au nord de l'Attique pour la protéger. Au printemps 479, devant le refus athénien, Mardonios envahit à nouveau l'Attique que les Athéniens avaient regagnée et ce fut sans doute à cette occasion que les destructions les plus importantes eurent lieu. Pourtant, les Spartiates hésitaient toujours à envoyer des renforts au nord de l'isthme de Corinthe qu'ils étaient en train de fortifier, et il fallut un nouveau chantage des Athéniens, qui menacèrent d'accepter les propositions de Mardonios, pour inciter enfin les Spartiates à faire avancer leurs contingents vers la Béotie.

Hérodote livre les effectifs de chaque camp : 40 000 hoplites du côté des Alliés commandés par le régent de Sparte Pausanias, chiffre que l'on doit au moins multiplier par deux ou trois en intégrant les fantassins légèrement armés, plus de 300 000 combattants du côté perse en comptant les Grecs qui avaient « médisé », qu'ils fussent anciennement soumis à la couronne achéménide ou alliés plus récents comme les Thébains. Les deux armées se retrouvèrent sur le

territoire de Platées, aux frontières de l'Attique, et la victoire grecque semble due à la supériorité des hoplites sur des troupes barbares bien plus disparates et moins bien organisées.

Pendant que les restes de l'armée perse, privée de leur général Mardonios tué au combat, regagnaient en catastrophe l'Asie, une flotte grecque forte de plus de deux cents trières commandée par le Spartiate Léotychidas fut dépêchée pour répondre à l'appel des grandes îles de l'est égéen et notamment de Samos qui, devant les difficultés perses en Grèce, cherchaient à se soulever contre la domination étrangère. La tradition veut que ce fut le jour même où les Grecs écrasèrent les Perses à Platées que la flotte détruisit son adversaire perse sur la grève du cap Mycale, synchronisme de pure invention car il est plus probable que les navires grecs ne quittèrent les eaux d'Égine où ils étaient rassemblés qu'une fois la victoire de Platées connue.

On était là dans une situation que peu avaient envisagée. Que faire à présent ? Selon Hérodote, les Spartiates, dont on n'oubliera pas que l'hégémonie militaire s'étendait aussi sur la mer, tenaient pour impossible de maintenir les Ioniens hors de la domination perse malgré leurs appels à la révolte. C'est que, de toute leur histoire, ils ne s'étaient jamais éloignés à ce point du Péloponnèse et l'on verra plus loin la contradiction permanente de la cité coincée entre son statut d'*hégémôn* du monde grec, qui lui impose de mener les opérations communes, et sa structure sociale complexe qui nécessite une surveillance de tous les instants dans le Péloponnèse. De tels blocages ne touchaient pas les Athéniens et la flotte menée par le stratège Xanthippe s'en alla de Samos s'emparer de la cité de Sestos, en Chersonnèse de Thrace, et en chasser la garnison perse, la dernière à demeurer en Europe. Une telle opération, si elle s'intégrait bien sûr dans une politique anti-perses à laquelle personne ne pouvait trouver à redire, est aussi le premier acte proprement athénien car le contrôle du détroit de l'Hellespont avait été, dès le VI^e siècle dans les visées des Athéniens. C'est sur cet épisode, moins le dernier des guerres médiques que le premier d'une politique hégémonique athénienne, qu'Hérodote termine son récit.